

Ciné-Bulles

Reste l'espoir / *Jimmy's Hall* de Ken Loach

Jean-François Hamel

Dossier Documentaire québécois
Volume 33, numéro 3, été 2015

URI : id.erudit.org/iderudit/78297ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamel, J. (2015). Reste l'espoir / *Jimmy's Hall* de Ken Loach. *Ciné-Bulles*, 33(3), 37–39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Photo: Joss Barratt

Analyse **Jimmy's Hall** de Ken Loach

Reste l'espoir

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

L'œuvre de Ken Loach est d'une lucidité désarmante. Variée, elle emprunte au drame social, à la comédie et au film historique, mais n'en demeure pas moins orientée vers les membres les plus faibles et les plus vulnérables de la société. Le cinéaste incarne avec une pertinence toujours actuelle, depuis plusieurs décennies déjà, un cinéma politisé, engagé, qui ose critiquer les structures de pouvoir et le capitalisme sauvage. Ce militantisme, et son goût pour le réalisme parfois cru, lui a valu quelques problèmes avec la censure : **Sweet Sixteen** (2002), par exemple, a été interdit aux moins de 18 ans à sa sortie en Grande-Bretagne, pour usage de langage vulgaire. Le style de Loach se retrouve justement dans son refus catégorique des faux-semblants (et de l'hypocrisie du cinéma bourgeois), préférant présenter les environnements les plus difficiles — dans **Sweet Sixteen**, un jeune homme habitant une petite ville d'Écosse est pris entre un beau-père *dealer* de drogue et une mère toxicomane — de la manière la plus honnête possible.

Dans le cinéma contemporain, seuls les frères Dardenne savent montrer ces classes ouvrières et populaires avec un engagement à ce point senti, dépourvu de tout sentimentalisme; Loach est un de ces rares cinéastes qui bouleversent notre vision du monde.

Ce que Loach remet en cause à chaque film, ce sont les situations économiques et sociales avec lesquelles composent les personnages, qui doivent répondre à des impératifs sur lesquels ils n'ont que très peu de pouvoir. Dans **It's a Free World...**, sorti en 2008, il raconte le sort d'une jeune mère cherchant tant bien que mal à joindre les deux bouts. Après s'être faite licenciée injustement, elle décide d'ouvrir une agence de travail qui permet d'améliorer les conditions de vie d'immigrants illégaux au chômage. Mais rapidement, elle est prise dans un engrenage à mille lieues de ses idéaux (l'exploitation des plus pauvres devient dès lors une façon aisée de faire de l'argent) auquel elle



Photo : Joss Barratt

ne peut résister. Les questions morales soulevées par ce film sont inévitablement liées à la situation économique de l'héroïne, puisqu'elle est à la base de ses choix, lesquels sont mus par une volonté profonde de s'affranchir d'une existence misérable. Loach questionne ainsi le sens à donner aux actions de ses protagonistes, en tenant compte de leurs limites; même lorsqu'il dirige sa caméra vers des sujets moins spécifiques (par exemple, dans **The Wind That Shakes the Barley**, Palme d'or en 2006, sur la guerre d'indépendance d'Irlande), il continue de s'intéresser aux décisions individuelles et aux relations interpersonnelles qui se développent entre les personnages.

Son plus récent film, **Jimmy's Hall**, prolonge ce que racontait déjà **The Wind That Shakes the Barley**, dans lequel deux frères sont liés de près aux combats sanglants entre l'IRA (Armée républicaine irlandaise) et les forces de l'ordre britannique, ayant conduit, en 1921, à la création d'un État libre d'Irlande. Historiquement, **Jimmy's Hall** se déroule une décennie après la guerre civile qui a déchiré, pendant les années suivant le traité anglo-irlandais de 1921, partisans et opposants de cet accord, dont Loach a perçu avec acuité les bouleversements et les déchirements successifs sur le plan social (condensés au sein d'une même famille, divisée jusque dans la mort). Le thème de la lutte, qui se cristallise dans son film de 2006, sous-tend ainsi une critique acerbe et parfois violente de toutes les formes d'impérialisme (et, par le fait même, d'injustice): si **The Wind That Shakes the Barley** expose les conséquences terribles de la mainmise britannique sur les territoires qu'elle veut par tous les moyens contrôler, **Jimmy's Hall** dévoile les dérives tout aussi néfastes de l'État irlandais, soutenu par l'Église catholique, aux soulèvements populaires d'une classe sociale sans pouvoir, rêvant de liberté, dans l'Irlande paysanne des années 1930. Dans les deux cas, Loach pointe les inégalités qui briment les droits des plus démunis, leur (re)donnant une voix qu'ils cherchaient tant bien que mal à obtenir.

Le héros (et le mot est ici à propos) de **Jimmy's Hall**, Jimmy Gralton, est un activiste fraîchement rentré des États-Unis pour s'occuper de sa mère et de la ferme familiale. Ayant été forcé de quitter son pays 10 ans plus tôt par ses ennemis

politiques, il souhaite désormais vivre en paix. Mais la nouvelle génération, qui doit composer avec la pauvreté et le chômage, l'implore de rouvrir son légendaire *dancing*, dans lequel les soirées dansantes côtoyaient les cours d'art et de littérature. La renaissance de ce lieu attire les foudres des autorités locales et surtout de l'ordre ecclésiastique, représenté par un curé austère et autoritaire.

Bien que le combat semble ici incarné par une cause relativement mineure (un centre culturel comme lieu de divergence), Loach parvient, tout en captant l'essence de ce récit à hauteur d'homme, à lui insuffler une portée plus vaste: c'est là où se joue le duel entre les valeurs conservatrices (par lesquelles sont préservés les acquis des riches propriétaires terriens et la domination de l'Église) et les idées modernes et libérales que prônent Jimmy et sa bande. Ce que suggère habilement Loach par cette confrontation, c'est la peur des classes dirigeantes de perdre leur pouvoir sur les castes prétendument inférieures; le *dancing* métaphorise alors la contestation radicale de ce pouvoir, alliant plaisir et éducation sans contrôle religieux. Le film, partisan convaincu des révoltes qui grondent, dévoile les excès des mécanismes de pouvoir qui briment à la fois la liberté individuelle et la solidarité.


Pour le cinéaste, cette attention portée à ces groupes révoltés, qui condamnent l'aveuglement et l'obstination des forces de l'ordre, serait une nécessité, une responsabilité à laquelle il ne faut jamais renoncer. Lors d'une *master class* donnée au Forum des images de Paris en juin 2014, il affirmait à juste titre: «L'Irlande est une ancienne colonie, en quelque sorte. Et je dirais que c'est véritablement la classe dirigeante britannique qui a essayé d'opprimer le peuple irlandais, de le diviser en deux. C'est un exemple typique d'impérialisme, un exemple du caractère impitoyable de cette classe dirigeante. Il faut donc rester vigilant, parce que cette façon de faire continue aujourd'hui. Il devient nécessaire de dire cette histoire de l'Irlande et on a toujours besoin de l'entendre.» Jimmy Gralton personnifie de façon exemplaire cette résistance: dans une scène extrêmement forte, il prend la parole devant un large groupe venu raccompagner une famille, chassée de chez elle par le propriétaire, dans

sa maison, afin de faire se rejoindre la dignité de chacun et le projet collectif qui les unit. Mais Loach ne fait pas de ce personnage un héros plus grand que nature : il ne cesse de le faire douter devant les conséquences de ses décisions sur le groupe qui le soutient, lui donnant une complexité grâce à laquelle se lit un désir de changement contrebalancé par la condition précaire qui le rend vulnérable.

Le discours défendu par Loach rejoint cette célébration de la fraternité, de la communauté; et parmi les plus beaux moments de **Jimmy's Hall** se trouvent des séquences de groupe, où les corps dansent, les visages sourient, avec cette multiplicité de générations qui s'épaulent et se comprennent malgré tout. Le cinéaste filme ces images collectives avec des couleurs chaudes, qui incarnent cette petite victoire morale (éphémère, certes) dans le dynamisme des mouvements et la proximité de la caméra, non pas seulement témoin, mais participante, solidaire de ce grand bal où des éclopés viennent chercher un exutoire. Par un montage alterné puissamment symbolique, il oppose à ces moments de danse et de réjouissance la prise de parole du Père Sheridan le dimanche suivant à l'église, fixe et froide, culpabilisant les visiteurs du *dancing* en les nommant à voix haute. Cette dichotomie de ton et d'image laisse entrevoir l'ampleur de l'incompréhension de ce représentant du pouvoir aux revendications de paysans n'ayant aucun moyen de se défendre, sinon en exerçant un pouvoir de rébellion. Et c'est ce bouillonnement-là qui donne à **Jimmy's Hall**, malgré sa forme classique, toute son énergie et sa verve politique, contenue dans cet appel au courage que défend le personnage de Jimmy Gralton : le courage de croire en sa liberté.

À un niveau plus personnel, le film de Loach, par sa grande lucidité, est également un émouvant récit de perte et de regret. La relation impossible entre le héros et Oonagh, la femme qu'il a toujours aimée (et qui a fondé une famille pendant son absence), est le point culminant de l'évolution du contexte social et économique qui la supprime, venant réduire à néant les rêves caressés par la classe paysanne. L'exil de Jimmy aux États-Unis, qui précède le début du récit, est l'élément déclencheur d'un éloignement de son propre destin, dans un temps qui ne lui appartient plus. Deux scènes-clés résument de manière bouleversante ce qui n'a pu injustement exister : d'abord, en se rejoignant au *dancing*, seuls, pour danser, et en se disant adieu avant le second exil, définitif celui-là, de Jimmy, ils font l'épreuve de leur soumission à une réalité à laquelle, malgré des tentatives de l'embellir, ils n'ont pas droit et qui leur est cruellement niée. **Jimmy's Hall** est en ce sens une tragédie à échelle humaine, dominée par une tonalité mélancolique, habitée par ce passage d'un temps fragile, où chaque moment de plaisir (comme cette scène de danse où ils se retrouvent enfin seuls tous les deux) est à contempler, brièvement, comme le dernier, dans une société où la paix sociale n'est qu'une illusion fabriquée par le pouvoir en place.

Autre personnage essentiel au mouvement de solidarité qui s'opère au sein du récit, Marie est l'incarnation de la nouvelle génération; fille de l'ennemi juré de Jimmy Gralton, elle se rebelle contre les valeurs familiales (très proches du fascisme) en participant à la reconstruction du *dancing*. Loach en fait l'image exemplaire d'un espoir, d'une brèche qui pourrait annoncer des jours meilleurs pour cette communauté. Cette image se réalise pleinement dans la séquence finale, traversée par un flux prodigieux d'émotions, qui voit s'éloigner le héros, escorté hors du pays par les forces de l'ordre, mais accompagné par Marie et ses amis, qui le suivent à vélo, criant leur volonté de poursuivre la lutte. Si les personnages de Jimmy et d'Oonagh, tout en ne renonçant jamais à leurs idéaux, ont dû sacrifier ce qu'ils pouvaient espérer d'avenir commun, cette jeunesse, elle, y croit encore; Marie promet à Jimmy qu'ils continueront de danser, d'espérer donc, et c'est ce qui émeut dans cette magnifique conclusion de **Jimmy's Hall** : en réponse au regret du temps perdu, ou même jamais vécu, il y a cette vision d'une jeunesse encore pleine de fougue et d'idéal, refusant les règles imposées par l'État. Et surtout fidèle au combat collectif et à tous ceux l'ayant défendu avant elle.

Lors de sa *master class*, Ken Loach soulignait : « **Jimmy's Hall** est un film assez élégiaque, ce n'est pas un cri de protestation. Je reviendrai peut-être dans le futur à un cinéma plus contemporain et dangereux. » Il est vrai qu'en apparence, ce drame historique a un sujet moins contestataire que certains de ses drames sociaux antérieurs. Mais en filigrane s'entend malgré tout un cri, qui transperce le calme de la campagne irlandaise filmée en de grands tableaux : cri de courage du héros (qui rappelle celui de **Land and Freedom**, sorti en 1995, sur la guerre d'Espagne de 1936), symbole d'un engagement absolu pour la cause des démunis, et aussi cri d'espoir venant de cette jeunesse animée d'un désir de changement sur laquelle Ken Loach ferme son film par un arrêt sur image d'une beauté sidérante, qui se transforme en une photographie en noir et blanc. Figée dans ce temps incertain, devant une Église puissante et intraitable, cette nouvelle génération brandit quand même le drapeau de la protestation. Et **Jimmy's Hall**, sous ses airs de film tranquille et mélancolique, est un appel à la fois émouvant et farouche à la solidarité et à la dénonciation des abus de pouvoir. (Sortie prévue : 17 juillet 2015) 



Grande-Bretagne / 2014 / 110 min

RÉAL. Ken Loach **SCÉN.** Paul Laverty **IMAGE** Robbie Ryan **SON** Kevin Brazier, Ben Brazier et Ray Beckett **MUS.** George Fenton **MONT.** Jonathan Morris **PROD.** Rebecca O'Brien **INT.** Barry Ward, Francis Magee, Aileen Henry, Simone Kirby, Jim Norton, Aisling Franciosi **DIST.** Métropole Films